

“Pa... Pa...”

Mouzawaq n’entendait plus la voix du garçon sur la mule derrière lui.

“Pa, rebroussons chemin”, se mit à crier le garçon en frappant de ses talons les flancs de la mule. “Pa, pour l’âme de grand-père,

HODA BARAKAT

Le royaume de cette terre

roman traduit de l’arabe (Liban) par Antoine Jockey

pour l’amour de saint Siméon et de la Vierge Marie. Paaaaaaa.”

Sans quitter sa monture, Mouzawaq se retourna et vit le garçon loin derrière lui, la mule immobile, tête baissée.

ACTES SUD

Extrait de la publication

“MONDES ARABES”

série dirigée par Farouk Mardam-Bey

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un village maronite de haute montagne, replié sur son identité propre qu'il brandit fièrement contre tous les "autres", qu'ils soient chrétiens ou musulmans, un homme meurt un jour dans une tempête de neige et est dévoré par les hyènes. Ses enfants, Salma et Tannous, se relaient pour raconter les péripéties de leur existence, elle qui se dévoue pour conjurer le mauvais sort qui plane sur la petite famille, lui qui est contraint de fuir et n'a que sa belle voix pour compagne.

De l'époque du Mandat français à 1975, quand éclate la guerre civile, Hoda Barakat retrace près de soixante-dix ans d'histoire locale, tantôt tragique, tantôt burlesque. Elle multiplie les angles d'approche, restituant avec autant de précision que de tendresse les gestes de la vie quotidienne, les rites religieux et la langue toujours truculente des habitants. À travers ses personnages hauts en couleur, dévots et belliqueux, ingénus et malicieux, se lisent en filigrane les métamorphoses du lieu, mais aussi son enracinement dans ses traditions ancestrales. Microcosme d'un monde où les minorités confessionnelles sont demeurées réfractaires à l'intégration dans la communauté nationale.

HODA BARAKAT

Née à Beyrouth, Hoda Barakat vit à Paris depuis 1989. Elle est l'auteur de quatre romans, tous publiés en France par Actes Sud. Elle a aussi publié deux pièces de théâtre et un recueil de chroniques. Son oeuvre a été traduite dans plusieurs langues européennes.

DU MÊME AUTEUR

LA PIERRE DU RIRE, Actes Sud, 1996 ; Babel n° 915.

LES ILLUMINÉS, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 795.

LE LABOUREUR DES EAUX, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 606.

MON MAÎTRE, MON AMOUR, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1133.

Titre original :

Malakût hadhibi al-ard

Éditeur original :

Dâr al-Âdâb, Beyrouth

© Hoda Barakat, 2012

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01360-8

HODA BARAKAT

Le royaume de
cette terre

roman traduit de l'arabe (Liban)
par Antoine Jockey

ACTES SUD

*Aux habitants de ces hautes montagnes,
pour ce que le temps révolu nous a légué de douceur,
mais d'amertume aussi,
toujours avec cet amour infini
qui embrasse comme des frères jumeaux
reconnaissance et méconnaissance
ainsi que le racontent les vieilles histoires
toutes les vieilles histoires.*

PREMIÈRE PARTIE

“Pa... Pa...”

Mouzawaq n’entendait plus la voix du garçon sur la mule derrière lui.

“Pa, rebroussons chemin”, se mit à crier le garçon en frappant de ses talons les flancs de la mule. “Pa, pour l’âme de grand-père, pour l’amour de saint Siméon et de la Vierge Marie. Paaaaaaa.”

Sans quitter sa monture, Mouzawaq se retourna et vit le garçon loin derrière lui, la mule immobile, tête baissée.

“Pa, elle refuse d’avancer, la chienne.”

Mouzawaq leva les yeux au ciel et descendit de sa jument pour rejoindre son fils. Il se tint devant la mule à regarder tantôt sa tête, tantôt les nuages.

“Rebroussons chemin, Pa. Pour le salut de feu grand-père. Regarde le vent, regarde le ciel. Pour le salut de son âme.”

Mouzawaq leva le poing bien haut et cogna la tête de la mule. Puis il la tira par le licou tellement fort qu’elle frappa le sol de ses sabots et redressa les pattes.

La jument se mit à hennir et à remuer la tête dans tous les sens. Mouzawaq haussa la voix en la rabrouant car le sifflement du vent devenait assourdissant.

“Je ne retournerai pas seul à la maison de Bou Ali. Je ne retournerai pas seul, Pa, pour le repos de l’âme de... Je ne veux pas...”

— Écoute-moi bien, lui dit son père. La mule marchera toute seule. Il suffit de lui mettre la tête dans la bonne direction et elle avancera d’elle-même car elle connaît bien le chemin jusqu’à la maison de Bou Ali. Combien de fois ne l’a-t-elle pas fait, le licou relâché ? N’aie pas peur et ne me fais pas jurer car je ne retournerai pas avec toi. Tu feras le chemin tout seul. N’aie pas peur pour moi. Combien de fois n’ai-je pas traversé le col de Dahr al-Jurd, combien de fois ? Le ciel est noir, il va pleuvoir. En cette période, il pleut beaucoup au col. Mais il ne neigera pas, ce n’est pas la saison. Je serai au village, peut-être même à la maison, avant les vêpres. Vas-y, aide-moi à dénouer les cordes et à descendre les sacs. Je les chargerai plus tard sur le dos de la jument. Toi, retourne léger pour que ta mule t’obéisse. Enroule bien l’écharpe autour de ta tête et ne crains rien. Si tu as peur, chante. *Hue ! Hue !* Tu vois. Elle marche toute seule. Combien de fois n’ai-je pas traversé le col dans ma vie ?”

Mouzawaq descendit de sa monture pour la calmer et pour ajuster les sacs de lentilles. Il se mit à prier.

Il enlaça l'encolure de la jument, posa la tête contre la sienne et se mit à la caresser. Il haussa un peu la voix en priant pour lui et pour la jument, espérant ainsi la rassurer.

“La tendre mère de Dieu ne nous abandonnera pas. L'a-t-elle jamais fait ?” Il colla sa bouche à l'oreille de la jument et chanta de sa douce voix :

Ô mère de Dieu, ô tendresse infinie, ô trésor de miséricorde

Tu es notre refuge et notre espoir. Sauve-nous, ô Vierge.

Douce était sa voix, comme celle de son père et de tous les hommes du clan Mouzawaq. Le curé avait tout essayé pour le convaincre de psalmodier le synaxaire à l'église. Mais lui ne voulait pas, ni le dimanche ni à la fête de tel ou tel saint. Il trouvait les messes trop longues. Devant un verre d'arak, à la fin d'une veillée, il chantait parfois à voix basse faisant pleurer hommes et femmes, certains d'entre eux allant même jusqu'à injurier leurs saints bien-aimés

dans leur transe. Mais en vérité, il n'aimait chanter qu'une fois seul, dans son champ, ou sur le chemin l'y menant. Il prenait plaisir à écouter sa douce et fine voix, un peu semblable à la voix d'une femme. Et quand il était obligé de crier fort pour demander quelque chose à la maison, alors qu'il était dans le champ, il n'aimait pas l'écho de cette voix qui se répétait à l'infini dans la vallée :

Ôôôôôôôôôôôô Salma Ôôôôôôôôôô Salma Ôôôôô Salma

Sans l'assurance de leur puissance et de leur vaillance, les hommes du clan auraient eu honte de cette voix et de leur amour pour le chant. La force que Dieu leur a donnée, ils l'ont mise à son service, même si, de père en fils, ils ne se sont jamais sentis obligés d'assister à la messe ou d'obéir aux curés. Le chapelet du rosaire ne quitte pas leur cou et, chez eux, l'huile sur l'autel de la Vierge jamais ne s'éteint. En temps de guerre, toutes les guerres, ils assurent un soutien crucial. Et dans les batailles, ce sont des héros intrépides. Leurs silhouettes à cheval terrorisent l'ennemi. Dans leurs mains, les fusils brillent comme des miroirs, qu'ils soient moscovites, anglais ou français. Et depuis leur premier aïeul, jamais ils n'ont accepté un don de munitions douteuses. Les chargeurs dans leurs maisons sont plus nombreux que les épis de blé. Mais ils ne sortent leurs armes que dans les grandes occasions ou pour repousser un ennemi extérieur. Ainsi, quand Farid avait couru vers le *youk** et s'était mis à écarter les matelas et les

* Grande armoire murale où sont rangés les matelas. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

coussins en injuriant Dieu, la Vierge Marie, le ciel des oncles et des cousins... son épouse, Mariana, l'avait empêché de mettre la main sur son arme. Elle l'avait attrapé par les bras, était passée derrière lui et l'avait enlacé comme une pince géante. Malgré la force légendaire de son mari, elle avait réussi à le saisir et à le tirer en arrière chaque fois qu'il se dégageait. Et alors que lui injuriait son créateur et ses aïeux, elle priait Dieu de le pardonner. "Ne l'écoute pas Jésus."

"À la santé de Mariana", dirent les hommes présents au dîner de réconciliation. "Nous ne touchons à la boisson et aux plats que si tu bois avec nous le premier verre." Mariana leva son verre d'arak en essuyant ses larmes avec son fichu, et dit : "Bienvenue à la famille. À la santé du cousin", c'est-à-dire du boucher que son mari voulait tuer à cause d'une histoire de viande de chèvre soi-disant avariée.

Mariana était une étrangère parmi eux, du quartier d'en haut. Mais à peine eut-elle foulé le seuil de leurs maisons qu'elle oublia sa famille et la vie avec les siens. En voyant son trousseau de mariée, les femmes du clan avaient remué la tête d'embarras et de honte. Le soir, elles dirent à leurs maris : "Elle ne restera pas longtemps parmi nous. Il n'y a qu'à voir... sa malle est incrustée de nacre et d'argent, ses vêtements sont tous de marques étrangères. Ses culottes sont ajourées et ses bas en soie, transparents ! Ses robes viennent de loin, peut-être même de Paris. Elle ne sait ni traire une vache ni malaxer la pâte. Elle a des chaussures en velours avec un talon haut d'un empan. Elle n'ira pas au champ celle-là." Les hommes répliquèrent qu'elle était encore jeune et qu'elle apprendrait. Avant d'ajouter : "Farid

l'aime." Alors les femmes se turent. Mais entre elles, elles doutaient de la pitié du père de Mariana pour Farid. Bien qu'il ait maintes fois menacé de se tuer devant sa maison en mettant le pistolet dans sa bouche et qu'il ait voué ses nuits à chanter sur les chemins, à s'enivrer et à vomir sur la place du quartier d'en haut – pour que les gens le rapportent au père de son aimée. Les femmes doutaient des qualités de Mariana et soupçonnaient son père d'avoir voulu la marier à Farid à cause d'un défaut en elle : "Que Dieu protège nos filles... Une fille aussi gâtée ! Ce n'est pas une question d'argent. Farid, comme tous les hommes du clan Mouzawaq, est loin d'être pauvre. Parmi les paysans, il est riche et possède beaucoup de terrains sur l'autre versant de la montagne, du côté de Baalbeck. Mais Farid est fou, son mode de vie n'est pas celui de sa femme... une fille aussi gâtée ! Que Dieu protège nos filles."

Le trousseau de mariage resta enfermé et tout le monde l'oublia... jusqu'à la mort de Mariana, lorsque ses filles ouvrirent la malle.

"À la santé de la maîtresse des lieux", dirent les hommes. Mariana, sensible à l'appel, laissa la marmite remplie de haricots et revint à la table des hommes. Elle n'avait d'yeux que pour Farid qui comprit, tout ému, qu'elle l'aidait ainsi à surmonter sa honte. Les hommes l'avaient réprimandé d'avoir pensé recourir aux armes pour une histoire futile. "Tu nous as fait honte...", dirent-ils. "Sans l'intervention de Mariana...", dirent-ils. "Le curé Francis, le fils d'Adèle la traînée, voulait s'en mêler", dirent-ils. Et le cœur de Mariana se serait parce qu'elle savait qu'ils exagéraient.

Elle versa le ragoût de haricots et le riz pilaf dans de grands plats creux et s'assit près de Farid. Tout le

monde se tut car Farid avait commencé à chantonner en remuant la tête et en la baissant parfois jusqu'à sa poitrine :

“Oooof... ooof... ooof... Si tu dois en aimer un autre, qu'il soit aussi transi que moi”, entonna Farid de sa douce voix, la main sur l'oreille.

Après la mort de Mariana, Farid resta des jours et des nuits dans la même posture, tête inclinée, à chanter à voix basse et à pleurer au seuil de sa maison, sans boire ni manger, jusqu'à rendre l'âme.

Dans le clan des Mouzawaq, tout homme qui perdait sa femme faisait ainsi. Les paroles des dernières chansons étaient toujours désarticulées et incompréhensibles. La voix du chanteur s'éteignait progressivement comme la lumière d'une lampe dont l'huile a tari et la mèche s'est asséchée.

Dans l'amour voué à leur femme, les hommes du clan étaient un exemple, par-delà même leur montagne. Les poèmes qu'ils leur chantaient, surtout les poèmes d'amour mélancoliques, s'étaient répandus dans la région de Batroun et avaient même atteint Alep et le Hauran en Syrie. Un marchand d'anis qui allait dans ces régions avait entendu un jour quelques-uns de ces poèmes d'amour sur les lèvres de chanteurs aleppins qui les prenaient pour des poèmes classiques, probablement de Mutanabbi. Mais le marchand les avait corrigés en jurant sur la tête de ses enfants qu'il s'agissait de poèmes du clan Mouzawaq dans le Mont-Liban et qu'il avait même entendu personnellement l'émir Youssef Issa el-Khoury, chantre du *Ataba* et du *Mijana*^{*}, les chanter dans un grand mariage, non pas au Mont-Liban

* Chants traditionnels libanais.

mais au Hauran. Ce jour-là, le marchand d'anis s'était promis de revenir avec l'émir en personne pour persuader les esprits incrédules. Seulement l'émir, au retour du marchand, était l'invité du chef d'une tribu métoualie dans la région de Baalbeck, et pour tout l'or du monde, il ne pouvait se défaire de son engagement, d'autant que la situation était alors délicate avec cette tribu, la réconciliation était encore fraîche et le prix du sang versé n'était pas encore totalement payé.

Neige et grêle. Les flocons blancs s'accrochent à présent au sol et s'accumulent. Plus rien ne sépare le gris du ciel du blanc de la terre.

Le vent s'est calmé. Puis le brouillard est tombé en épais feutre. Il n'est plus possible de se repérer aux crevasses et aux reliefs de la terre, ni d'évaluer la distance à parcourir. La Chambre des Français, le val des Sourds, le tournant de Saint-Séverin, la croix du Sacré-Cœur... plus rien. Après le pic du Patriarche, toutes les cimes des montagnes sont plongées dans ce lait tourné et gluant. Le vent qui tourbillonne dans le ciel revient maintenant vers Mouzawaq et l'empêche d'avancer.

Il descend de sa jument, décharge les lentilles et garde le blé et le foin. Il ouvre son canif et déchire un sac de foin devant sa monture. Mais elle ne baisse pas la tête et refuse de manger. "Mange, ô Mbaraqué, pour l'amour de la Vierge. Mange pour que tes jambes prennent des forces. Nous n'avons pas le choix. Nous devons avancer."

La jument, sourde à sa supplique, regarde droit devant elle. Sa tête est aussi froide que les doigts de Mouzawaq qui lui caressent le front. Elle s'ébroue et écarte la tête. Elle est fâchée contre lui mais jamais ne l'abandonnera.

“Tu es bénie, Mbaraqué, d’où ton joli nom. Je ne pouvais pas dormir là-bas, chez Bou Ali. Tu sais que je l’aime. Toi aussi... à peine amorçons-nous la descente vers la bourgade de Aïnata que tu commences à trépider. Tu sais qu’il va t’étreindre, embrasser ton cou et te donner à manger du foin saupoudré de sucre.

Même son épouse n’était pas consentante. Tu connais la bonté d’Oum Mansour. Ses joues sont devenues rouges comme le sang en entendant les propos de son mari. Elle a fini par lui dire : “Rends grâce au Seigneur. Brise la force de Satan, ô mon époux...”

Quand il vit Bou Ali attraper le chevreau et s’apprêter à l’égorger devant sa mère qui beuglait fort, Mouzawaq fronça les sourcils et vit un mauvais présage. Rien ne justifiait d’être reçu avec tant d’égards ! Il y a moins d’un mois, Mouzawaq avait rendu visite à son métayer Raji Bou Ali, ou Bou Mansour, et plaisanté en lui conseillant de ne pas trop tricher dans le partage de la moisson : “Remercions Dieu pour cette abondance. Béni soit le nom de la Vierge, sa grâce s’est répandue sur ses serviteurs. La récolte suffit pour deux années. Même si Dieu nous réserve une mauvaise saison l’an prochain et nous fait payer nos péchés, nous aurons du temps devant nous pour nous repentir et solliciter Son pardon.” Bou Ali avait compris le message et lâché de petits rires en remuant la tête, en signe de résignation. Pourquoi donc se jeter sur le chevreau pour l’égorger ?

Sans viande fraîche, Oum Mansour prépara une belle table. Elle était ainsi, généreuse. Mouzawaq dit : “Cette année, nous distillerons l’arak ensemble

près de la source. Nul besoin de deux alambics. J'ai de l'anis pour deux villages, tentant de pousser Bou Ali, clairement embarrassé, à parler.

— Non, non, nous le ferons chez moi...

— Chez toi ou chez moi...

— Le vignoble est plus près d'ici, dit Bou Ali, et de toute façon, c'est ta terre."

Tout le monde se tut. Même les enfants.

"Tu trouves vraiment que le vignoble est plus proche d'ici que du terrain de la source ?" reprit Mouzawaq. Raji Bou Ali lâcha ses petits rires habituels puis dit avec douceur : "Bou Saba, tu es notre fierté et notre conseiller dans l'adversité. Tu sais que si tu me demandais un de mes fils, je l'égorgerais pour toi sur mon seuil sans t'en demander la raison. Tout ce que je possède est de ta grâce. Brisons le mal. L'œil ne peut lutter contre un poinçon."

La sueur perla sur le front de Mouzawaq qui s'éloigna du brasero : "Quel poinçon ? Qu'y a-t-il encore ?

— Tu es un homme de paix et le prince des vaillants, dit Bou Mansour. Toute ta vie tu m'as dit de m'éloigner des problèmes et d'éviter la bagarre."

Mouzawaq comprit que l'affaire était grave. Il respira un grand coup avant de dire : "Bou Mansour, j'ai brisé le mal et purgé ma peine à la prison de Baalbeck en récitant le rosaire et Notre Père des milliers de fois. Nous avons déjà abordé le sujet. Je ne pouvais couper l'eau de ma source sur le terrain d'en bas pour la simple raison que le bey voulait punir les enfants d'Ibn al-Dabbak. Après la prison, j'ai embrassé la manche du bey qui m'a dit : «Mouzawaq, nous avons tourné la page.» Je n'ai jamais détesté le bey ni Monseigneur malgré ses paroles à l'emporte-pièce."